

Des couleurs et des mots L'héritage d'Aimé Césaire à travers une polémique québécoise

Ching Selao

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Selao, C. (2009). Des couleurs et des mots : l'héritage d'Aimé Césaire à travers une polémique québécoise. *Spirale*, (228), 28–29.

Lorsque notre directeur spiralien m'a proposé, comme ça, en passant, d'écrire un texte sur l'impact d'Aimé Césaire au Québec pour ce numéro spécial des 30 ans de *Spirale*, j'avais trouvé l'idée très bonne. Le sujet, en effet, me fascine et me passionne, moi qui ne suis pourtant ni noire ni blanche, pas même née à l'époque de l'éveil des « nègres blancs d'Amérique », pas même au Québec au moment de la fébrilité du « Speak White ». L'idée qui semblait merveilleuse il y a quelques mois se présente, à l'instant où j'écris ces lignes, comme un piège. Piège, car comment écrire sur Césaire et le Québec sans parler du film de Jean-Daniel Lafond, *La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant* (1991), et comment, suite logique des choses et actualité obligent, ne pas revenir sur les récents propos de Victor-Lévy Beaulieu sur les déserteurs que sont pour lui Michaëlle Jean et son mari Jean-Daniel Lafond? Ai-je vraiment envie de m'aventurer sur un terrain aussi miné?

La négritude elle-même n'a pas manqué, au cours des quarante dernières années, de susciter diverses critiques parce que trop militante, trop collective ou trop essentialiste. Quand elle n'est pas objet d'attaques ou, au contraire, d'éloges, elle est ridiculisée. Dans le roman d'Alain Mabanckou paru cette année aux Éditions du Seuil, *Black Bazar*, roman traversé par l'ombre de Césaire, on peut lire ce passage qui en dit long sur la dégringolade de la négritude : « Chaque fois qu'il [un personnage prénommé Lucky Luke] en rajoutait sur ses performances et la longueur exceptionnelle de sa chose-là, je me souvenais alors de cet homme intelligent qui a dit que le tigre ne se pavane pas en criant sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore ». Lorsqu'on sait que cet homme brillant est l'activiste nigérian Wole Soyinka, premier écrivain noir, en l'occurrence africain, à obtenir le Nobel de littérature en 1986, et que sa célèbre citation « *Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit* » était une réplique à Senghor et à Césaire, on se demande : est-ce que la négritude ne serait désormais

réduite qu'à cela? Césaire et Senghor, sous le couvert de l'humour et de la liberté intertextuelle (et sexuelle?), comparés à un personnage vantard qui tire plus vite que son ombre?

VLB vs VIV

S'il est maintenant permis d'allègrement, affectueusement, ironiquement se moquer de la négritude, inutile d'imaginer ce que provoquerait la seule mention d'une « négritude blanche »... La formule, sans être explicite, était au cœur de la controverse « VLB vs VIV »¹, où il n'était toutefois plus question d'une solidarité au-delà de la couleur de la peau, mais plutôt d'une divergence de points de vue entre Blancs et Noirs. À part les journalistes et les politiciens forcés de s'exprimer sur le sujet, la polémique semble de fait n'avoir interpellé que les indépendantistes « purs et durs dits de souche », qui se sont portés à la défense de l'écrivain, et les personnalités québécoises noires d'origine haïtienne qui ont condamné l'article de VLB. Le verbe « condamner » est parfois un peu fort, puisque *La Presse* avait beau annoncer que « *Dany Laferrière condam[ait] les propos de VLB* », l'auteur, ayant d'abord refusé de commenter « l'affaire » et mêlé à cette histoire à son corps défendant, ne nomme jamais le polémiste québécois, préférant vaguement écrire que « depuis quelque temps, on semble avoir trouvé une expression pour désigner Michaëlle Jean [...] : "la reine-nègre" » (« Reine-nègre : une insulte! » *La Presse*, 26 mai 2008; je souligne). Le respect de Laferrière pour VLB, qu'il a récemment qualifié d'« un des plus grands écrivains d'Amérique » pouvant se retrouver « sur la liste des écrivains nobélisables » (*Toufaux.com*, 2007), explique peut-être cet indicible, ce silence, mais on peut se demander ce que vaut une condamnation sans le nom du condamné...

Le texte de VLB me paraît effectivement insultant, mais je ne crois pas qu'il l'aurait moins été en l'absence de l'épithète « reine-nègre », tant l'auteur y va d'une charge contre Michaëlle Jean, d'abord qualifiée de journaliste « *extraterrestre* » pour

Des couleurs

L'héritage d'Aimé Césaire à travers

Radio-Canada qui « *fitait si peu* » mais voulait constamment montrer « *à quel point elle était intelligente* », et ensuite réduite à une colonisée « *noire, jeune, jolie, ambitieuse* » transformée en colonisatrice ne connaissant pas l'histoire de l'esclavage, bien qu'elle soit elle-même descendante d'esclaves. Or, cette polémique a surtout été liée, comme le révèle le titre de l'article de Laferrière, à l'emploi de l'expression « *reine-nègre* », le mot « *nègre* » demeurant lourdement associé à un imaginaire raciste, en dépit de sa valorisation par Césaire et malgré l'expression du poète Joël Des Rosiers selon laquelle « *nègre* » est « *le plus beau mot sur la terre* » (*Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Triptyque, 1996; réédité en 2009). Des Rosiers a aussi vivement dénoncé l'attaque personnelle de VLB, écrivant du même souffle : « *Il fulmine, il invective, il ridiculise. On ne peut lui reprocher un manque de mesure car c'est dans la démesure même qu'il fonde son propos* » (« L'obscurantisme de VLB : un scandale », *Le Devoir*, 29 mai 2008). Si l'on ne peut blâmer VLB pour son manque de mesure, c'est néanmoins cela qu'on lui a reproché, un manque de mesure ayant entraîné d'autres démesures, comme celle du député libéral Emmanuel Dubourg qui a comparé la plume de l'écrivain au geste « *que pourrait poser un individu armé dans une école* » (*La Presse*, 27 mai 2008).

La démesure de VLB ne naît pas, à mon avis, de « *fantasmes négriers* » (la formule est de Robert Berrouët-Oriol dans un texte d'opinion mis en ligne sur *Virgile.net*, 29 mai 2008), mais plutôt de l'amertume palpable dans ses sorties aussi provocantes qu'inusitées. Le ressentiment est d'autant plus aigu face à Michaëlle Jean qu'elle représente une « trans-

fuge », une « traître », comme si un verre levé aux indépendances dans un film la vouait à une allégeance politique éternelle. Le recours à l'expression « *roi-nègre* », renvoyant aux élites africaines complices de la colonisation, est douteux et discutable — et encore plus dans le contexte québécois actuel —, mais il n'est pas vraiment surprenant puisqu'il avait déjà été popularisé dans les années 1950. Il va sans dire qu'à l'époque, il ne s'adressait pas à des politiciens ou politiciennes noirs... Bien sûr, l'article controversé a été publié en 2008, mais VLB ne donne-t-il pas souvent l'impression d'être d'un autre temps? Ce choix sémantique, quoique archaïque et de mauvais goût par son insistance délibérée sur la couleur de la peau de Michaëlle Jean, s'inscrit dans un prolongement historique de l'identification des Québécois aux « *damnés de la terre* ». Certes, pour Fanon, les damnés de la terre étaient des colonisés de couleur (Antillais, Africains, Maghrébins, Asiatiques), mais les poètes et intellectuels québécois des années 1950 et 1960 ont, dans leur élan de révolte, fait éclater la notion de couleur. Le psychiatre martiniquais avait lui-même conclu à cette vérité philosophique à laquelle on voudrait tous croire, bien que la réalité nous pousse encore aujourd'hui à en douter parfois : « *Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc* » (*Peau noire, masques blancs*, Seuil, 1952). Si le Noir et le Blanc ne sont pas, comme l'affirmait de façon subversive Fanon à une période de gloire de la négritude, personne ne se serait étonné ni moqué de la revendication du statut de « *nègres blancs* » des Québécois. Le Noir et le Blanc sont des inventions raciales et discursives, n'empêche, la construction de ces identités continue d'influencer nos représentations et nos perceptions.

et des mots

une polémique québécoise

Dans sa charge contre Michaëlle Jean, VLB a de nouveau mélangé les couleurs — peut-être est-ce là sa vraie « faute » —, car dire de la Gouverneure générale qu'elle est une « reine-nègre », n'est-ce pas sous-entendre que les Québécois sont toujours des « nègres blancs » et, qui plus est, des Africains? Il est à cet égard surprenant que les détracteurs de VLB n'aient pas soulevé ce point, sans doute choquant, voire offensant pour plusieurs personnes noires mais qui, à l'origine, est le contraire du racisme. Il est tout aussi étonnant de lire VLB le pamphlétaire, l'incendiaire (des esprits autant que de ses livres), se défendre d'être raciste sous prétexte qu'il a accepté « l'invitation de Dany Laferrière de passer quelque temps en Haïti avec lui » (« Mise au point sur la Reine-Nègre », *Le Devoir*, 29 mai 2008). Enfin, devrait-on s'étonner que ceux-là mêmes qui ont dénoncé les propos racistes de VLB ne semblent pas y avoir décelé un fond de sexisme, malgré la féminisation de « roi-nègre »²? Davantage que la personne noire ou la femme en elle, c'est la souverainiste en Michaëlle Jean qui est la cible des indépendantistes farouches. S'indignant lui aussi des discours de la Gouverneure générale lors de sa visite en France, et rejetant du revers de la main les accusations de racisme, Pierre Falardeau a clairement exprimé le sentiment de trahison que suscitent « la presque reine » et « sa grand'tarte de mari » (on reconnaît ici son tact légendaire), non seulement envers la cause souverainiste mais envers le legs du poète martiniquais : « Comment peut-on à la fois se réclamer de l'héritage d'Aimé Césaire, de son Discours sur le colonialisme, de l'horreur sans nom du système esclavagiste et jouer les rois-

nègres au féminin [...]. Il y a là une contradiction insurmontable. On ne peut pas justifier tout et n'importe quoi. Même l'injustifiable » (« La presque reine et le petit président », *Le Québécois*, avril-mai 2008). Le cinéaste fait ici allusion au film de Jean-Daniel Lafond, *La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant*, dans lequel Michaëlle Jean, plus jeune, entourée notamment de Pierre Vallières et de Dany Laferrière, répétait, avec une touche d'audace devant l'hésitation de Paul Chamberland sur l'indépendance possible de la Martinique : « oui, l'indépendance ça ne se donne pas, ça se prend ! ». Falardeau se garde toutefois de soulever l'autre contradiction : Césaire est le grand poète politicien qui, à l'écoute de son peuple plus que de ses propres mots, n'a jamais revendiqué l'indépendance de son pays, ce que ses fils et ses frères rebelles de la Martinique n'ont cessé de lui rappeler.

Du cri de révolte de Césaire au malaise de la critique

Au Québec, Césaire a été, jeu de mots facile, *aimé*, au point où il est resté, entre autres pour Falardeau, l'un des « grands maîtres de la pensée anticolonialiste ». Mais l'écho de la négritude césairienne au Québec a par ailleurs été problématique depuis ses origines. Dès 1965, Jacques Brault confiait ce vers qui révèle l'ambiguïté du désir d'identification, à la fois sincère et intéressé, et l'écart entre les « nègres blancs » et les « nègres noirs » : « Nous / les seuls nègres aux belles certitudes blanches » (*Poèmes*, Éditions du Noroît, 2000). Et Chamberland, peut-être le plus césairien des poètes québécois, précisait déjà dans *Parti pris* qu'il était bien sûr conscient que la

situation québécoise n'était pas identique à celle des pays colonisés, mais que l'aliénation culturelle, politique et économique était semblable à celle de certains de ces pays (« De la damnation à la liberté », *Parti pris*, 1964). Près de trente ans après l'engagement partipriste, l'auteur de *L'afficheur hurle* reconnaît toujours, dans *La manière nègre*, sa dette envers Césaire, celui qui l'a « mis en état de poésie » et qu'il a découvert grâce à Gaston Miron. Où sont, aujourd'hui, les traces d'une « leçon d'histoire ineffaçable », selon les termes de Chamberland, donnée par Césaire et Fanon? Sans sombrer dans un oubli total, cet apport jadis revendiqué s'entoure désormais de non-dits chez la critique. Ce silence et ce malaise s'expliquent-ils par la rectitude politique dans laquelle nous baignons depuis quelques années? Par le statut « postcolonial » du Québec? Ou encore par le fait que les derniers « nègres blancs », du moins les plus bruyants, sont à la fois les plus convaincus et les moins convainçants, tant leur propos verse dans le ressentiment ou dans la haine de l'autre, du non souverainiste ou de l'« Anglaid », néologisme de « l'intoachable » Michel Brûlé qui désigne autant la langue anglaise que la personne anglophone?

L'expression oxymorique « négritude blanche » est certainement déroutante, d'autant plus que les Canadiens français ont été des « blancs blancs », dans l'échiquier colonial, avant de se réclamer « nègres blancs ». Césaire lui-même avait d'abord éclaté de rire en tombant sur la couverture des *Nègres blancs d'Amérique* de Vallières, lors d'une visite au Québec, pour ensuite maintes fois répéter, plus sérieusement, que les Québécois avaient bien compris que sa négritude n'était pas qu'une question de couleur de peau. Cependant, force est de constater qu'au Québec, ce sujet ne fait pas beaucoup rire et que la négritude demeure principalement abordée par... les Noirs. À l'annonce du décès de Césaire en 2008, les journalistes n'ont pas manqué de recueillir les commentaires de Laferrière (eh oui, encore lui!) et

de Stanley Péan, alors que les quelques activités organisées à Montréal en hommage au grand poète étaient des initiatives de Rodney Saint-Éloi, fondateur et éditeur des *Mémoires d'encrier*. Quant à l'influence du poète sur les écrivains du Québec, les chercheurs universitaires québécois qui se sont un peu penchés là-dessus, au-delà d'une brève mention dans quelques ouvrages critiques ou d'histoires littéraires, sont également d'origine haïtienne : Maximilien Laroche, Max Dorsinville et Jean Jonassaint (ce dernier est maintenant professeur à l'Université de Syracuse). L'héritage d'Aimé Césaire au Québec est-il donc confiné à la mémoire des Québécois noirs? L'impact de ses écrits, ici, représente pourtant un bel exemple d'une négritude qui a su se surpasser, atteignant ce que l'auteur du *Cahier* appelait l'« aire fraternelle de tous les souffles du monde ».

La notion de « négritude blanche » semble, de nos jours, fort peu pertinente, inactuelle, et les souverainistes qui la ressuscitent, malheureusement souvent à travers des dérives langagières, paraissent aussi anachroniques qu'absurdes, au sens étymologique de « discordants ». Entre le malaise de la critique et le ressassement « victimisant » des « nègres blancs » contemporains les plus médiatisés, où situer l'héritage littéraire et culturel de Césaire, qui nous appartient tous? De la polémique « VLB vs VIV », on retient que le spectre du père de la négritude plane toujours au-dessus du Québec, parfois sans être nommé, simplement là, entre les lignes, dans un combat de mots où les couleurs, malgré Césaire, malgré Fanon, ont eu plus d'importance que souhaité. ●

1. Rappelons que c'est Vivian Barbot, alors députée bloquiste dans la circonscription de Papineau, qui a la première fortement réagi à l'article de VLB, « La Reine-nègre » (*L'aut Journal*, 23 mai 2008).
2. Le Centre de recherche-action sur les relations raciales (CRARR) a jugé les propos de VLB « racistes, sexistes et insultants », mais les intellectuels ayant défendu Michaëlle Jean n'ont pas souligné cet aspect.